

Entretien avec Christophe Marthaler

Comment l'histoire du naufrage économique de la compagnie d'aviation Swissair (2001) a-t-il rejoint votre histoire personnelle et professionnelle ?

Christophe Marthaler : La Swissair était l'un des grands symboles de la Suisse. Certaines personnes mettaient un point d'honneur ne vouloir voler que sur cette compagnie emblématique de la précision et de la puissance helvétiques. Mais, par ailleurs, les Suisses semblaient ignorer que les temps étaient en train de changer, et n'allaient pas épargner la Swissair. Personne n'imaginait qu'un tel symbole puisse disparaître. Du coup, l'effondrement de cette compagnie a provoqué une sorte de dépression nationale. Or, il y a un parallèle entre ce qui s'est passé à la Swissair et ce qui s'est passé au Schauspielhaus de Zurich. Un membre du conseil d'administration avait de «grands projets» pour ce théâtre que je dirigeais. Mais il pensait davantage au business qu'au théâtre. Or, un théâtre n'est pas fait pour gagner de l'argent. Le théâtre est fait pour changer le regard que nous portons sur le monde.

Pour vous, ces deux événements que sont l'effondrement de la Swissair et votre annonce de limogeage par votre conseil d'administration se sont télescopés parce qu'ils relèvent de l'avènement de la « nouvelle économie » ?

Oui, il y a eu une époque où les actionnaires suisses voulaient acheter absolument tout, parce qu'ils étaient animés par un désir de puissance effrayant.

Comment avez-vous décidé d'intégrer ces deux événements dans votre pièce ?

Tout d'abord, sous forme d'un jeu avec ce conseil d'administration qui nous a causé tant d'ennuis, en montant de petites parodies de ces situations grotesques et terrifiantes, en nous livrant à des imitations de la langue de bois de ces suppôts de la « nouvelle économie ». Exercices qui firent l'effet d'une véritable catharsis. Car nous avons réellement souffert de la crise incessante au sein du conseil d'administration, même si nous avons respiré un grand bol d'air frais lorsqu'une partie des habitants de Zurich est sortie dans la rue pour soutenir le théâtre et notre action. Nous avons également beaucoup ri. Ce qui nous amusait, par exemple, c'est que ces gens-là ne cessent de parler de leur « philosophie » et se gargarisent de « concepts ». Dans les entreprises aujourd'hui, il y a même des séminaires de prétendue « philosophie » pour cadres. Nous sommes allés voir sur le terrain ce bidonnage métaphysique à mourir de rire, parce que complètement absurde, où l'on enseigne des rudiments d'une philosophie vulgaire sous forme de fiches-cuisine. Nous n'avons pas d'abord écrit une pièce, mais avant tout mêlé l'histoire de Swissair à notre propre histoire, elle-même enchevêtrée à des éléments et événements financiers et bancaires que nous trouvions dans les journaux.

Ce que vous recherchez avec Groundings, c'est un spectacle qui relève de l'ordre de la farce sociale ?

Oui. Et les personnages qui ont joué la farce de Swissair sont bien connus et aisément reconnaissables dans la pièce. Le personnage du chef de notre conseil d'administration, qui est parti depuis lors, est présent sur scène. On peut également y reconnaître une consultante qui joue le rôle d'une animatrice de séminaires de cette philosophie de bazar. À la fin de la pièce, elle se transforme en un personnage tout à fait délirant et ésotérique, passe d'une folie à une autre : après avoir été manager, elle devient gourou, prend la tête d'une secte et se fait appeler Uriella. Il y a aussi des poupées gonflables sur scène que l'on déguise en managers afin de représenter l'absurdité de la situation des cadres supérieurs. Quand on a joué *Groundings* à Berlin, on a vu que le public réagissait bien, ce qui prouve que le sujet n'est pas propre à la Suisse. La deuxième partie, surtout, est encore plus universelle.

Pourquoi avoir choisi ce titre polysémique, qui signifie à la fois « clouage au sol », mais aussi « atterrissage forcé » dans le langage aéronautique ?

Notamment parce que la Suisse est comme une île qui s'isole de plus en plus, en particulier en n'acceptant pas de rentrer dans la Communauté européenne. La Suisse s'effondre et ne veut pas l'avouer. À travers elle, toute une société s'effondre. Lors de ce « naufrage », des hommes se retrouvent toujours autour d'une table, se tapant sur l'épaule, se félicitant d'avoir gagné beaucoup d'argent et perçu au noir des indemnités, alors que l'on appelle à la

rescousse les organismes sociaux pour aider les véritables naufragés de cette tragédie comptable. Le naufrage permanent de la société européenne est l'action principale de *Groundings*. Il est aussi question de l'échec d'une soi-disant « nouvelle économie », celle où la spéculation virtuelle est devenue savoir, celle qui, ne pouvant spéculer sur la valeur marchande des objets, spéculer sur la vie, les expériences, les sentiments, la beauté, les pensées.

On a parlé à propos de votre art scénique, de théâtre choral. On a l'impression que le chant permet chez vous à la fois une communion et une égalité entre les individus, ainsi qu'un retour à l'histoire, la grande et la petite. C'est comme si vous vouliez raccrocher les hommes à leur passé alors qu'ils vivent dans un présent permanent...

D'abord, je suis musicien, hautboïste et flûtiste de formation. Ainsi, je compose souvent mes textes comme des partitions polyphoniques. Ensuite, lorsque je commence un travail, je ne sais pas du tout quelle direction va être prise au final. Et le chant m'apparaît comme un bon moyen de chercher le sens, la direction, l'orientation. C'est également un très bon exercice pour les comédiens. On apprend beaucoup en chantant en chœur, en particulier à s'écouter. Souvent, nous chantons juste pour nous entraîner à nous écouter, même si les chants ne seront pas utilisés au bout du compte. Et puis, en effet, la musique nous ramène et nous rappelle à des choses primitives, originelles, enfantines, qui touchent autant au cœur qu'à la raison. La musique est plus forte que le langage, car plus abstraite. Elle permet d'aller directement au sens.

Quels types de chants utilisez-vous dans Groundings ?

Ce sont des chansons folkloriques suisses un peu banales. À la fin, il y a *Mr Tambourin man*, de Bob Dylan. Car il s'agit de la chanson qui incarne la possibilité d'un autre monde et rappelle les cadres de l'économie globalisée de la génération 68 à leur jeunesse et à leurs rêves qu'ils renient si souvent. La comédienne qui la chante a un peu la voix de Mélanie, une chanteuse suisse très populaire et très sentimentale des années 1960.

Dans le théâtre dit d'avant-garde ou expérimental, l'humour, l'ironie et l'autodérision ne sont pas si fréquents. Le regrettez-vous ?

Oui, c'est bien dommage. Car le comique, cette intuition de l'absurde, est pour moi d'une importance capitale. Le comique cache un désarroi, joue sur l'échec et renvoie à la condition humaine où l'on ne cesse de construire, de bâtir, alors que tout est voué à s'effondrer. On trouvait cela chez Dario Fo. On le trouve aujourd'hui chez Johan Simons ou chez Alain Platel. La base du théâtre, c'est de montrer les gens et des situations tout en faisant rire.